

À l'enseigne du rire intelligent

Solange Lévesque

Number 70, 1994

« La Locandiera »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29008ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, S. (1994). À l'enseigne du rire intelligent. *Jeu*, (70), 31–36.

À l'enseigne du rire intelligent

Pour ceux qui ne connaîtraient pas la pièce, rappelons l'intrigue en quelques mots : Mirandoline tient l'auberge de son père, depuis le décès de ce dernier. Elle est aidée du valet Fabrice, à qui son père l'a promise. Au moins deux clients nobles la courtisent : l'un, comte richissime, la couvre de cadeaux qu'il la supplie d'accepter ; l'autre, marquis plutôt pingre que ruiné, se contente d'assurer la jeune femme de sa « protection ». Droite, aimée et respectée de tous, Mirandoline se montre indifférente à leurs avances et ne se promet à personne. Arrive un chevalier misogyne, qui prétend pouvoir résister au charme de la belle aubergiste comme à celui de toutes les femmes, qu'il tient pour des êtres inférieurs ; beau défi pour l'aubergiste, qui décide de lui faire la leçon en le rendant amoureux d'elle. Évidemment, elle réussit : la résistance du chevalier constitue un ressort de l'intrigue. Mais c'est à Fabrice qu'elle se donnera finalement, après avoir éconduit son chevalier servant et chassé tous ces nobles véreux qui gravitaient autour de son auberge, clamant qu'elle ne veut désormais,

Sylvie Drapeau, Benoit Brière et Robert Lalonde.
Photo : Yves Renaud.





dans son établissement, que des clients qui aient « les mains propres », et non plus ceux qui se sont enrichis sur le dos des pauvres.



[...] Martine Beaulne montre qu'elle possède un rare talent pour huiler les rouages et la mécanique d'une comédie, un sens de l'humour à toute épreuve, et beaucoup de finesse dans sa manière d'exploiter les situations.



Écrit à une époque qui voit la commedia dell'arte glisser vers la décadence, le texte original de *la Locandiera* n'est pas totalement responsable du succès que la pièce a eu au T.N.M. ; comme les textes d'auteurs italiens de cette époque, il comporte encore plusieurs trous, qui étaient destinés à être comblés par les lazzi, ou jeux de scène improvisés par les acteurs. Pour porter ce texte à son apogée, il faut une traduction qui arrive à combler les « blancs », de sorte que l'intrigue soit claire (car la tradition des lazzi s'est perdue). Il faut aussi de très bons comédiens ; mais surtout, pour que la pièce dépasse un niveau superficiel où elle pourrait facilement s'enliser, il faut un maître d'œuvre sachant en faire ressortir la pertinence, pouvant exploiter au maximum les ressources comiques du texte, pouvant communiquer l'esprit général dans lequel il a choisi de l'aborder au scénographe, au musicien (ici, une musicienne), au responsable des costumes, à l'éclairagiste, et qui sache insuffler aux comédiens un très solide esprit d'équipe. Car c'est la présence du metteur en scène qui peut rendre possible le miracle par excellence de la comédie : que le spectateur saisisse le plaisir de l'équipe qui joue, en plus de ressentir son propre plaisir devant la pièce, et celui des autres spectateurs autour de lui. Lorsque cette fluidité s'installe, on peut parler d'une sorte de communion qui est un véritable cadeau pour tous ceux qui prennent part à l'événement. L'accomplissement de ce tour de force constitue sans conteste la pierre angulaire du succès de cette production du T.N.M.

On se souvient du travail remarquable que Martine Beaulne avait accompli dans sa mise en scène de *Marina, le dernier rose aux joues* de Michelle Magny, et aussi dans *l'Arbre des tropiques* et *Cinq Nô modernes* de Mishima, trois pièces montées avec un art et une retenue qui situaient ces spectacles à bonne distance de la mode du jour, friande de déploiements et d'effets spéciaux. Avec *la Locandiera*, Martine Beaulne montre qu'elle possède un rare talent pour huiler les rouages et la mécanique d'une comédie, un sens de l'humour à toute épreuve, et beaucoup de finesse dans sa manière d'exploiter les situations. Le public en redemandait et les critiques se sont montrés unanimement reconnaissants.

Tous ceux qui ont vu la pièce vous diront qu'il était impossible de ne pas pouffer de rire devant les pitreries de Benoît Brière (Bastien), devant l'inénarrable composition d'Alexis Martin (en marquis de Forlipopoli) et les flagorneries précieuses de Normand Lévesque (en comte d'Albafiorita) ; devant la fatuité étudiée du chevalier (Robert Lalonde), et sa déconvenue savamment orchestrée par Mirandoline (Sylvie Drapeau, déployant une autorité et un charme naturels), et devant l'irrésistible et parfait duo des deux comédiennes Déjanire et Ortense (Nathalie Mallette et Marie Michaud). En fait, les deux rôles les plus périlleux étaient ceux de Mirandoline elle-même, la jeune et belle aubergiste face à laquelle chacun se sent vibrer, et celui de Fabrice (Alain Zouvi), son domestique et son « promis » ; périlleux pour le personnage de Mirandoline, parce que, si la beauté et le charme envoûtent, ils ne font jamais rire : au contraire, ils rendent grave ! Et périlleux pour le personnage de Fabrice parce que, d'une part, son rôle lui donne peu l'occasion de se faire valoir, et parce que, d'autre part, étant celui que Mirandoline prendra pour

Alain Zouvi
et Sylvie Drapeau.
Photo : Yves Renaud.

mari, il ne doit se montrer risible ou ridicule en aucune façon ; d'abord pour se différencier des autres, et ensuite pour que son mariage avec la belle aubergiste soit plausible et crédible. Elle, qui déboute tous les amoureux de pacotille, doit trouver en Fabrice un jeune homme peut-être un peu naïf et parfois gauche, mais tendre, sincère et authentique. Or, encore une fois, ce ne sont pas là des vertus dont les manifestations provoquent le rire ; et nous sommes en pleine comédie ! Ces deux-là doivent donc tirer malgré tout leur épingle du jeu et en appeler à l'émotion en jouant sur d'autres cordes.

En y regardant de plus près, le sujet de *la Locandiera* est très sérieux : derrière les divers événements qui servent de cadre aux allées et venues quotidiennes de la clientèle de l'auberge tenue par Mirandoline, c'est de la lutte des classes qu'il s'agit. Nous sommes au milieu du XVIII^e, et un fort vent de révolte souffle de la France jusqu'en Italie, chez les humbles, les gens du peuple, ouvriers et petits-métiers : révolte contre les nobles, contre ceux qui les exploitent, contre cette classe décadente qui se croit tout permis. Et c'est précisément ce à quoi s'emploie Mirandoline : faire justice aux humbles et confondre les nobles prétentieux. Après une foule de quiproquos et d'événements qui font du spectateur un témoin de la corruption et de la vanité de ses faux amoureux, Mirandoline choisira d'épouser Fabrice, le domestique de l'auberge.

Une invention aussi simple qu'efficace tient lieu de décor et modèle la scène selon le besoin en hall de réception de l'auberge, en chambre, etc. Il s'agit de trente panneaux carrés qui, au tout début, se juxtaposent symétriquement, créant une sorte de rideau rigide du plancher aux cintres, à l'avant-scène. Chaque panneau est peint et représente soit un fragment de tableau italien de l'époque, soit un paysage, et, comme par magie, l'ensemble forme une espèce de cassette qui évoque la peinture italienne et l'atmosphère de l'époque, et crée une sorte d'illusion, puisqu'il ne représente, dans son ensemble, rien de précis tout en évoquant parfaitement un paysage d'été. Le volume des lieux se modèle donc à partir de l'avancée ou du recul de ces trente panneaux carrés, qui bougent tous indépendamment les uns des autres, de l'avant vers l'arrière. Un dispositif souple et très efficace.

La mise en scène de Beaulne demeure toujours claire ; bien que le décor suggère les lieux sans les nommer, le spectateur sait toujours immédiatement

Marie Michaud,
Normand Lévesque
et Nathalie Mallette.
Photo : Yves Renaud.



Alexis Martin,
Sylvie Drapeau
et Normand Lévesque.
Photo : Yves Renaud.



où il se trouve : de rares accessoires suffisent à évoquer un lieu, accessoires dont le transport (effectué à vue par les comédiens) donne parfois lieu à des jeux de scène hilarants (il faut voir Benoît Brière et Alain Zouvi transporter, toute mise et en mesure, la table du repas du chevalier !). En fait, on a l'impression que rien n'est laissé au hasard, et que chaque chaise, chaque déplacement, chaque accompagnement musical joue son rôle dans la pièce et contribue à son objectif, qui est de faire apparaître l'authenticité des uns et la fourberie des autres, tout en faisant rire. L'autre nature des choses, celle qui est faussée par les vêtements, les titres, la fortune, apparaît peu à peu, grâce aux manœuvres de *Mirandoline*. Martine Beaulne excelle dans la direction des comédiens : richesse des rôles de composition, éventail de techniques, cohérence, subtilité. Dans l'ensemble, il résulte de son travail un jeu très actuel, très décapé, misant gros sur la gestuelle et la vivacité physique, avec, à la clé, le clin d'œil discret qui va chercher, sans jamais forcer, les rires les plus réticents et sans jamais cabotiner. Beaulne sait jusqu'où ne pas aller ; ses choix (comme ceux de ses comédiens) demeurent, je dirais, d'un « goût parfait » ; mais qu'est-ce que le goût, au théâtre ? C'est un équilibre périlleux entre le *trop* et le *pas assez*, qui donne un petit vertige, et qui suscite, soudain, chez le spectateur, une disposition bienveillante. Les nombreux apartés en italien (un italien que tout francophone peut facilement déchiffrer) sont toujours joués face au public, de sorte qu'ils contribuent à entretenir un contact constant avec lui. Ce qui, dans une comédie, est une astuce payante.

Beaulne possède certainement une connaissance organique du comique et du faire-valoir qui lui est propre ; par ses choix de distribution, elle a composé des « couples » dont on se souviendra : Marie Michaud et Nathalie Mallette, Normand Lévesque et Alexis Martin, Sylvie Drapeau et Robert Lalonde, Benoît Brière et Alain Zouvi, chacun

trouvait en son vis-à-vis un faire-valoir à sa mesure. Si la distribution, qui réunit avec beaucoup de doigté de véritables artistes du jeu, est en grande partie responsable du succès de la production, il faut ajouter que ce succès est aussi largement tributaire de la traduction de Marco Micone ; une traduction qui rend la saisie du sens du texte immédiate et ménage des jeux linguistiques intelligents qui donnent à chaque acteur l'occasion de déployer ses ressources comiques et d'émouvoir. L'intégration dans le jeu de la musicienne Silvy Grenier apportait beaucoup au spectacle ; d'abord, c'est toujours agréable de voir un musicien jouer de son instrument (d'autant plus quand il s'agit d'un instrument aussi beau et aussi rare que l'organette), et ça l'est encore plus quand cette musicienne a été, elle aussi, dirigée sur le plan du jeu, de sorte qu'elle s'intègre vraiment à l'action, sans se limiter à pourvoir à la partie sonore. Les costumes de Jean-Yves Cadieux, comme toujours, exploitent brillamment les textures des tissus; tombants ou légers, ils jouent de leur poids et créent des alliages de couleur originaux. Ses choix témoignent une fois de plus d'un art en pleine maturité.

On ne peut que féliciter Lorraine Pintal d'avoir fait appel à Martine Beaulne pour la mise en scène et à Marco Micone pour une nouvelle traduction. Ce trio, secondé par une équipe de comédiens sans pareille, a rendu possible une production exceptionnelle. Cette *Locandiera* sera reprise cet été dans le cadre du Festival Juste pour rire, à la suite d'un succès aussi éclatant que justifié. ♦